

## « **Honneur des Hommes, Saint LANGAGE** »

par **Gérald Antoine**

*Discours prononcé le vendredi 14 novembre à la Sorbonne  
devant l'Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques*

Voici à peine plus d'un an, pour illustrer le bicentenaire de la création de notre premier Ordre national, l'Institut de France choisissait comme thème de sa séance solennelle de rentrée ; « l'Honneur ».

N'est-il pas outrecuidant de retenir à nouveau ce même thème, ou presque, en guise de prélude à une séance de l'AMOPA où notre premier Ordre national occupe une place particulière ? A dire vrai, tout s'est passé l'an dernier comme si M. le Chancelier de l'Institut avait pris exemple sur Booz, le généreux moissonneur de la *Légende des siècles*, en répétant sa consigne :

*Laissez traîner exprès des épis, disait-il.*

Souffrez donc que je dépose sur ce bureau. non point une gerbe d'épis – ce serait trop lourd et trop long ! – mais le fruit de quelques glanures éparses.

A cela aucune peine : hormis M. Philippe Contamine, délégué de l'Académie des Inscriptions, les orateurs du 22 octobre 2002 se sont divertis à jouer plus ou moins à cache-cache avec le sujet. Ainsi nul d'entre eux ne s'est employé à évoquer la célèbre exclamation de Paul Valéry dans « La Pythie » de *Charmes* :

*Honneur des Hommes, Saint LANGAGE*

Quel affront à la famille des grammairiens dont immodestement je prétends me faire parmi vous le fragile porte-parole !

Autre objet de surprise : en cette année 2002 où le bicentenaire de la naissance de Hugo fut si abondamment rappelé, nul de mes cinq valeureux confrères n'a fait mémoire du sous-titre de son drame de 1830 : *Hernani*, ou *l'Honneur castillan*... Peut-être parce que, dans les faits, le mot d'*honneur* tient fort peu de place dans la pièce. J'ai compté sur mes doigts : *honneur* y paraît juste à dix reprises et de manière peu signifiante.

Mais cette quasi-disette mérite sans doute d'être soulignée. Ne révèle-t-elle point que le vocable et le concept même d'*honneur*, si important à l'époque de la chevalerie et jusqu'au siècle de Louis le Grand a beaucoup perdu de son sens et de son poids dans la conscience de ceux qui mirent

*un bonnet rouge au vieux dictionnaire ?*

Les démons de la lexicographie et de l'histoire de la langue joignant leurs méfaits, l'envie m'est venue – pardonnez-moi ! – de remonter du *Cid* romantique jusqu'à celui de Corneille.

Pour le coup, quelle aubaine ! j'ai recompté : *l'honneur* y paraît en 60 endroits, de manière presque ostentatoire - et je ne saurais oublier le mot de *gloire* qui lui sert de variante, multipliée à mesure que l'action progresse. Rarement la sainteté du langage a servi à pareil point à

racheter la diablerie d'une intrigue. Car enfin, que penser de ce Rodrigue, fiancé qui tue son prochain beau-père, parce que ce dernier, dans un accès de colère dont il se fait lui-même aussitôt grief, a souffleté un Don Diègue outrageant ? – Rappelons-nous le vers injurieux :

« *Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.* »

Ce même Rodrigue qui, sitôt sa vengeance assouvie, presse Chimène de l'exécuter de sa main avec le glaive dont il vient de transpercer son père. Le dialogue est à peine soutenable :

Chimène

*Il est teint de mon sang.*

Rodrigue

*Plonge-le dans le mien*

*Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.*

Or, quel est le vrai, le constant responsable de cette incroyable tragédie ? – L'honneur, et plus exactement le « point d'honneur » (l'expression est répétée jusqu'à l'avant-dernier vers).

M'autorisez-vous, dans cette maison où je fus appelé à enseigner il y aura juste un demi-siècle dans peu de mois, à jouer un instant au professeur avec vous et à distinguer quelques modes d'emploi caractéristiques du mot *honneur* dans *le Cid* ? J'en ai retenu trois.

Le premier appartient au genre dérivatoire. Don Diègue - chacun l'a appris après Don Gomès - fut « l'honneur de son temps ». Son fils se doit d'être l'honneur du sien, comme l'honneur de la Castille et l'honneur de sa famille. Ce triple lien - du temps, du sol et du sang - lui impose ainsi un triple devoir de soutenir la cause de l'honneur.

Le deuxième mode d'emploi appartient, lui, au registre lyrique. L'honneur revient cinq fois dans les fameuses Stances sur lesquelles s'achève le premier acte. Mais prêtons bien l'oreille au retour non seulement des timbres, mais du thème : par quatre fois Rodrigue met en balance son honneur et son amour :

*Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse.*

*Père, maîtresse : honneur, amour.*

*Fer qui cause ma peine,*

*M'es-tu donné pour venger mon honneur,*

*M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?*

(le parallélisme appuyé des formes mime en quelque sorte celui des enjeux).

(...)

*Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,*

*Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.*

Le troisième mode d'emploi est, de loin, le plus digne de notre attention., le plus étroitement accordé à nos sensibilités présentes. La scène 6 de l'acte III fait apparaître, avec une intensité frappante, que le langage est le véritable honneur de l'homme, et de la manière la plus incontestable lorsqu'il s'agit de l'honneur lui-même et de son sens.

Le père et le fils sont face à face. Deux générations, deux valeurs du mot honneur s'affrontent. Le père invite son fils à quitter l'image obsédante du couple : honneur-amour ; l'honneur est incarné par son père – l'amour est incarné par Chimène ; mais qu'il y songe : il a un seul père ; tandis qu'il peut se trouver combien d'autres Chimènes :

*Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses*

*L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.*

Le fils s'indigne : comment prétendre que « Nous n'avons qu'un honneur » ? - En vérité il a deux honneurs à défendre : sa foi envers son père, sa foi envers Chimène. Tout cela tient en à peine plus d'un distique :

*- Ah ! que me dites-vous ?  
Mon honneur offensé sur moi-même se venge,  
Et vous m'osez pousser à la honte du change.*

Au lieu de « à la honte » il aurait pu dire « au déshonneur ». Le vers se tiendrait de même et le sens serait tout à fait au complet.

Ne poursuivons pas plus avant la lecture du *Cid*, car le temps presse. Retenons du moins trois choses. 1°) la pièce se déroule de bout en bout sous le signe de l'honneur, mis d'abord en action, puis en question. 2°) A vouloir traiter Chimène en simple « repos du guerrier », Don Diègue conduit Rodrigue à ne plus mettre en balance l'honneur et l'amour, mais deux honneurs rivaux, l'un tenant plus de la vengeance et de l'amour-propre, l'autre de la fidélité et de l'amour chevaleresque. 3°) une seule issue était possible. Rodrigue quitte le lieu de la tragédie domestique ; il va offrir un autre théâtre à son combat pour l'honneur: il ira vaincre sur terre et sur mer les ennemis de la Castille. A cette dilatation dans l'espace répondra pour finir une non moindre dilatation dans la durée. Comment oublier les vers ultimes du monarque apaisant :

*Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,  
Laisse faire le temps , ta vaillance et ton roi.*

Ainsi les trois unités sont-elles mises en miettes : le temps, le lieu, l'action tragique. Quant à son ressort - le point d'honneur – n'en parlons plus !

J'en viens à ma seconde glanure, d'un tout autre air que la première.

Après le siècle classique, voici celui des Lumières après le dialogue entre Don Diègue et Don Rodrigue, voici celui qui mit aux prises le Président de Montesquieu, auteur de *l'Esprit des Lois* et M. de Romilly, auteur de plusieurs articles de Morale dans *l'Encyclopédie* - en particulier les articles *Honneur* et *Vertu*.

Rappellerai-je ce que vous et moi nous savons tous, ou croyons savoir : selon Montesquieu l'honneur est le principe de la monarchie, la vertu celui de la République. Les accents de ce credo se répercutent, il est vrai, de place en place dans la première partie de *l'Esprit des Lois*. Encore aimerait-on en apprendre davantage sur deux points : quels sont les fondements de cette doctrine politique ? Quels contenus l'auteur donne-t-il aux mots *honneur* et *vertu* ? - Les réponses ne manquent ni d'intérêt ni d'un certain imprévu.

Premier point : la monarchie se soutient et se maintient par une entière soumission aux lois et à la volonté du monarque, lequel est de droit divin. La vertu n'y est dès lors d'aucune nécessité . Je ne caricature pas. Voici un texte tiré du Livre III, chapitre 5 : « Dans les monarchies la politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu qu'elle peut ( ... ). Les lois y tiennent la place de toutes les vertus, dont on n'a aucun besoin : l'Etat vous en dispense ».

Le chapitre 6 est, par bonheur, moins négatif. L'honneur y fait une entrée remarquable :

« Si le gouvernement monarchique manque d'un ressort (la vertu), il en a un autre: L'HONNEUR, (...). Il y peut inspirer les plus belles actions ».

Mais qu'est-ce donc que cet honneur, faiseur de merveilles, et de quoi se compose-t-il ? - C'est notre second point.

Les réponses, dispersées à travers l'Esprit des Lois sont, osons le dire, aussi déconcertantes que révélatrices. Au même chapitre 6 du Livre III, Montesquieu définit l'honneur comme « le préjugé de chaque personne, de chaque condition ». Le chapitre 2 du livre 4 est de loin le plus significatif à tous égards. Ce n'est pas, écrit Montesquieu, dans les maisons vouées à l'instruction « que l'on reçoit, dans les monarchies, la principale éducation, c'est lorsque l'on entre dans le monde (...). Là c'est l'école de ce que l'on appelle l'honneur, ce maître universel qui doit partout nous conduire. ( ... ). On n'y juge pas les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles, comme justes, mais comme grandes, comme raisonnables, mais comme extraordinaires ».

Ainsi l'honneur apparaît-il comme le ressort de la grandeur, voire de la démesure. Il est d'ailleurs avant tout l'apanage des Grands - disons de la noblesse pour qui c'est à la fois un bien de famille et un devoir d'héritage. Il est précisé au chapitre 2 du Livre IV, qu'« il n'y a rien que l'honneur prescrive plus à la noblesse que de servir le prince à la guerre ».

Voilà, soit dit en passant, qui peut servir à éclairer toute l'action du *Cid*, y compris son dénouement.

Je vous signale, à mi distance entre les deux, l'article *Honneur* dans le Dictionnaire de Furetière (1690). Le choix des exemples vaut un demi-procès.. Une phrase de *l'Esprit des Lois* le complète :

« L'air de la Cour consiste à quitter sa grandeur propre pour une grandeur empruntée ».

Hâtons-nous donc plutôt de fréquenter le versant, certes plus austère mais plus franc, de la *vertu*.

Pour qui prend la peine de lire nul contresens n'est à craindre. Disons en bref : là où la loi du plus fort, où le joug du prince ou du despote n'existe plus, tout risque de vaciller si chacun ne prend pas les armes de la vertu pour défendre le droit. Celle-ci prend la place d'un honneur désormais au sens propre détrôné. Elle devient le prix - ou la rançon - de la liberté victorieuse des diverses formes de l'oppression - oligarchie, monarchie, despotisme . Quelques lignes cinglantes de *l'Esprit des lois* suffisent à tout dire :

« Il ne faut pas beaucoup de probité pour qu'un gouvernement monarchique ou ( ... ) despotique se maintienne ou se soutienne. La force des lois dans l'un, le bras du prince toujours levé dans l'autre régulent ou contiennent tout. Mais dans un état populaire, il faut un ressort de plus qui est la VERTU ».

« Le nettoyage de la situation », comme disait Péguy, semble bien cette fois conduit jusqu'à son terme et le temps est décidément venu de conclure. - Hélas, non, pas encore tout à fait : il reste un grain de poussière à pourchasser. Ou plutôt, j'ai gardé pour finir un bonbon-surprise. Il est de taille et se cache dans *l'Encyclopédie* signée de Diderot et d'Alembert – mais signée aussi de beaucoup d'autres sur lesquels les deux chefs de file n'ont peut-être pas exercé toute la surveillance qu'il eût fallu.

Lisez par exemple, Mesdames et Messieurs, les articles *Honneur* et *Vertu*. Je gage que vous serez ici et là déconcertés.

L'article *Honneur* s'ouvre, comme on pouvait s'y attendre, sur une définition non dépourvue d'arrière-pensées :

« Il est l'estime de nous-mêmes, le sentiment du droit que nous avons à l'estime des autres, parce que nous ne nous sommes pas écartés des principes de la vertu, et que nous nous sentons la force de les suivre ».

Autrement dit l'honneur est la parfaite image de l'amour-propre. Cependant voici soudain une remontrance qui prend des gants mais n'en est que plus forte :

« Un génie du premier ordre a prétendu que l'honneur étoit le ressort des monarchies et la vertu celui des républiques. Est-il permis de voir quelques erreurs dans les ouvrages de ce grand homme, qui avoit de l'honneur et de la vertu ? »

Mais attendez la suite :

« Je crois que le président de Montesquieu se seroit exprimé avec plus de précision s'il avoit défini la vertu (comme) l'amour de l'ordre politique et de la patrie ».

Le plus fort est encore à venir ; toutefois je suis obligé de résumer : « l'amour de la patrie » n'est appelé à se manifester « que dans quelques situations ». En revanche, l'amour de l'ordre politique est une vertu de chaque jour, comme l'amour de l'ordre dans n'importe quel autre domaine : musique, poésie, architecture des bâtiments, dessin des jardins ...

Voilà de quoi, vous l'avouerez, insuffler le désir de consulter l'article *vertu*, pour en savoir plus long sur l'idée qu'il s'en fait. - Je m'en voudrais de gâcher par trop la fraîcheur de votre découverte. Voici seulement les thèmes principaux sur lesquels le rédacteur s'étend à loisir : 1. La vertu intéresse plus le cœur que l'esprit. 2. Son seul vrai garant, c'est « Dieu législateur et juge ». 3. Ses ennemis sont : Montaigne et les sceptiques ; les philosophes, et d'abord « ce noir système de Hobbes et de ses sectateurs » ; les athées avec Bayle à leur tête. Mais les pires sont les philosophes, car ils sont plus « habiles », « raffinés », « spécieux ».

Ainsi que vous le voyez, pas plus que la Révolution, *l'Encyclopédie* n'est à prendre comme un bloc. Pour nous en tenir à l'auteur de l'article *Vertu* il se présente comme un assez digne ancêtre de ce que nous nommons aujourd'hui le « politiquement correct »...

Il reproche à Montesquieu un manque de précision. Que diable ! Il eût été plus juste de s'appliquer ce reproche à lui-même. On ne saurait à l'inverse imaginer de précision plus implacable, de prescience plus éclairée que celles dont Montesquieu fait preuve. Je préfère en tous cas me rallier à lui, à sa prise de distance envers l'ancienne conception de l'honneur, et surtout à sa mise en garde combien actuelle : si nous voulons sauvegarder les valeurs de la République, il nous faut joindre à la devise « Honneur et Patrie »- ornement de nos drapeaux comme des procès-verbaux de réception dans l'Ordre de la Légion d'honneur! - l'exigence d'une constante pratique de la vertu, garante du maintien de nos libertés.

Pour clore, soucieux d'être plus vivant et concret, je me permets de tourner mon regard vers un ami ici présent. Je tiens pour un précieux privilège d'avoir rencontré sur ma route, en la personne de Jean Auba, un modèle de courtoisie souriante, un exemple d'imperturbable sagesse, un parangon de probité républicaine.

Réjouissons-nous qu'aujourd'hui, le gouvernement de la République récompense son surcroît de vertu en lui décernant un surcroît d'honneur !